



BICENTENAIRE **DE LA NAISSANCE DU CARDINAL** **CHARLES LAVIGERIE**

Cardinal Lavigerie par lui-même

« Je me suis fait tout à tous, car j'ai dit au Dieu de tous : Je suis tout à toi. » Mes chers enfants, si vous me demandiez de résumer ma vie, la voici : j'ai offert ma vie à Dieu, à l'Église, à l'humanité et en particulier à l'Afrique. Je suis le Cardinal Charles Martial Allemand Lavigerie, né à Bayonne, en France, le 31 octobre 1825, il y a deux cents ans !

Mes premières années de vie adulte

En grandissant, j'ai ressenti un profond appel à aimer et à suivre Jésus, à le faire connaître et aimer, et c'est ainsi que je suis devenu prêtre à Paris en 1849. J'ai beaucoup appris de tout ce que j'ai vu, étudié et vécu, tout spécialement comme Directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient (1854-1861) et Auditeur au Tribunal de la Rote Romaine au Vatican (1861-1863).

En 1860, en tant que directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient, je suis allé à Beyrouth, puis à Damas pour apporter de l'aide après les massacres de milliers de chrétiens. C'est là que j'ai rencontré l'Emir Abd-el-Qader, le sauveur de tant de chrétiens : « Je n'oublierai pas aisément l'entrevue que j'eus alors avec l'Émir. Je l'écoutais avec admiration et avec bonheur parler, lui, musulman sincère, un langage que le christianisme n'eut pas désavoué. Je l'ai quitté plus ému que je ne saurais le dire. »

Pendant ce voyage, j'ai vu des religieuses vivant parmi les chrétiens et les musulmans, quittant leur couvent pour se rendre dans les villages visiter et soigner les pauvres, sans distinction de religion ni d'origine ethnique. Quel contraste avec les congrégations auxquelles j'étais habitué ! J'admirais profondément ces Sœurs !

Un bouleversement

Permettez-moi de vous raconter comment, un jour, ma vie a basculé. Évêque de Nancy (de 1863 à 1867), j'aimais mon diocèse et j'y serais resté volontiers. À ma grande surprise, en 1867, on me demanda de quitter mon pays, mon peuple, mon confort, pour devenir archevêque d'Alger. J'avais choisi « Caritas » comme devise, ce mot qui devait me guider dans ma vie d'évêque : « J'ai voulu prendre ce seul mot pour devise, afin que, toutes les fois que le nom et les armes de votre évêque tomberaient sous vos yeux, vous receviez en même temps de lui cette leçon salutaire. Mes armoiries arboraient un pélican nourrissant ses petits de son propre sang, symbole de l'amour de notre Seigneur Jésus Christ qui a donné sa vie pour notre rédemption. Comme je souhaitais que ma passion et mon amour pour Dieu et pour l'humanité grandissent et donnent une vie abondante ! Quelle chance de consacrer ma vie au Christ, à l'Église, aux peuples d'Afrique ! Non pas que je fusse parfait, mais j'aspirais ardemment à aimer sans compter. De plus, au-delà de l'Algérie, j'entrevois toute l'Afrique.

Ma passion pour Dieu

J'ai donné une importance primordiale à la prière. J'ai compris que « de même que le corps périrait s'il était privé d'air, de même les âmes se dessècheraient et marcheraient vers leur mort si elles n'avaient pas été rafraichies et nourries par la prière ». Je commençais ma journée avec un long temps de prière personnelle et la célébration de l'Eucharistie. Je prenais aussi du temps le soir pour prier. A mes missionnaires je disais : « Je suis convaincu que Notre Seigneur, lui seul, peut être votre force et votre lumière pour l'accomplissement de votre grande œuvre. » Je leur ai demandé d'être intensément unis à Dieu : « Il ne suffit pas de se détacher des créatures... il faut, avant tout, s'attacher à Dieu et vivre avec Lui dans une union qui se perfectionne de jour en jour ».

A Alger, a grandi en moi une passion pour l'Afrique

À Alger, des centaines d'orphelins sont venus me supplier de les aider. Comment aurais-je pu refuser d'aider des enfants ? Il est devenu évident que j'avais besoin d'hommes et de femmes capables de consacrer leur vie à Dieu et aux plus démunis, quelles que soient leur culture, leur religion ou leur origine, pour éduquer et

soigner, pour faire connaître Jésus par leur manière de vivre. J'avais besoin de saints, de saintes pour une œuvre si grande. « Je vous l'ai dit, et je vous le répète, si vous n'êtes pas une sainte, vous ne serez rien, rien pour vous-même, rien pour les œuvres.... Vous ferez de saintes et grandes choses, à la seule condition que vous vous vidiez de vous-même, pour ne plus donner place, dans votre cœur, qu'à Dieu seul. » Et vous ferez ceci, non pour en tirer profit pour vous, mais comme apôtres, car vous ne devez être rien d'autre. « L'apôtre ne doit pas être saint pour lui seul, il doit avoir en lui une telle abondance de vie surnaturelle qu'il puisse la répandre sur des millions d'âmes et sur les âmes les plus abandonnées. »

J'ai rêvé de missionnaires d'Afrique, prêtres et frères, ainsi que de sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, et de leurs collaborateurs laïcs. Je les imaginai hommes et femmes, vivant dans des conditions difficiles, loin de leurs pays et de leurs familles. Je voulais qu'ils apprennent la langue des peuples auxquels ils étaient envoyés, qu'ils soient ouverts et valorisent des cultures très différentes des leurs, qu'ils soient des bâtisseurs de ponts et des porteurs d'espérance. Je leur ai donné un habit religieux très semblable aux habits que portaient les hommes et femmes d'Algérie. De même que « j'ai tout aimé dans notre Afrique : son passé, son avenir, ses montagnes, son ciel pur, son soleil, les grandes lignes de ses déserts, les flots d'azur qui baignent ses rivages », je leur ai demandé « d'aimer les peuples vers lesquels ils étaient envoyés ». Cet amour de Dieu et de l'Afrique m'a soutenu malgré les nombreuses difficultés et travaux qui m'ont usé avant l'heure. « Aimez-les donc comme une mère aime ses fils, en proportion de leur misère et de leur faiblesse. »

Aimez-vous les uns les autres, prenez soin les uns des autres en communauté. C'est ainsi que tous reconnaîtront que vous êtes disciples de Jésus.

J'ai envoyé des groupes de laïcs africains dans différents pays d'Europe, notamment à Malte, afin qu'ils puissent devenir catéchistes et médecins pour collaborer avec les prêtres, frères et sœurs missionnaires dans leur travail. En fait, je voyais que « l'œuvre durable sera accomplie par les Africains eux-mêmes. »

J'étais profondément touché par ces missionnaires, hommes et femmes, prêts à partir vers l'inconnu, sans aucune garantie d'arriver à destination. Je leur disais que je leur offrais un « visa pour le martyre », et ils me répondaient que c'était

précisément la raison de leur venue. Je ne cessais de leur répéter : « Soyez apôtres, ne soyez que cela, en tout ce que vous êtes et en tout ce que vous faites. » Par votre enseignement et vos actes de charité, « faites-vous tout à tous, et ne reculez devant aucune peine, pas même devant la mort, lorsqu'il s'agit d'étendre le règne de Dieu » Et ils ont gardé ce point de leurs Constitutions jusqu'à ce jour. Je leur expliqué que « le missionnaire doit être un homme ou une femme de feu, appelé(e) par vocation à continuer l'œuvre de Notre Seigneur. Le Divin Maître n'a t'il pas dit : *« Je suis venu apporter le feu sur la terre, et je voudrais qu'il soit déjà allumé »* Ainsi le zèle est-il le caractère propre et distinctif du missionnaire. »

En priant et en rencontrant des personnes musulmanes en Algérie et en Tunisie, je ne pouvais pas être d'accord avec l'adage « Hors de l'Église pas de salut ». J'avais une vision du salut beaucoup plus ouverte, capable d'inspirer un projet missionnaire. Lors d'un cours à La Sorbonne, j'avais dit : « Hors de l'Église pas de salut. Est-ce là, je vous le demande, l'idée vraie de la rédemption telle qu'elle ressort des livres saints et de l'enseignement de l'Église ? Non, mille fois non ! Sans doute il y a dans l'élection divine un mystère insondable pour notre faible raison ; mais ce qu'il ne faut jamais oublier, c'est que la perte des hommes vient d'eux-mêmes, du mauvais usage de leur liberté. Dieu ouvre à tous ses bras de Père ; le Christ offre à tous, sans exception, les mérites de ses travaux, de ses sueurs et de son sang. Aucun homme n'en est exclu dans ce monde. Tous ont des secours suffisants pour s'acheminer du moins vers ce fleuve de miséricorde, qui, parti du sommet du Calvaire, se répand sur tout l'univers. »

Une passion pour l'humanité souffrante

Quand j'entendais les récits d'hommes, de femmes et d'enfants vendus comme esclaves, toutes les épreuves qu'ils enduraient, la façon dont leur dignité était bafouée, je ne pouvais rester indifférent. En effet, « je suis humain et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». C'est ainsi que, de 1888 à 1890, alors que j'étais déjà bien malade et épuisé, je me rendis dans différentes capitales européennes pour dénoncer l'esclavage et plaider pour son abolition. Mes efforts pour défendre la dignité de chaque personne menèrent à la fondation de nombreuses associations antiesclavagistes et contribuèrent à inscrire cette question à l'agenda politique international. Par la suite, ma santé se détériora rapidement.

Ma part de souffrance

J'ai connu ma part de souffrances, notamment lorsqu'à deux reprises, les groupes de missionnaires que j'avais envoyés en Afrique équatoriale furent assassinés. J'ai également souffert lorsque les fonds cessèrent d'arriver, en particulier de France, en raison de la situation politique. Je n'avais plus d'argent pour aucune de mes œuvres. Ce fut crucifiant.

Pendant toute une année je me suis senti abattu (octobre 1870 - septembre 1871). Il me semblait que tout ce que j'avais entrepris avait échoué. J'ai aussi souffert de crises de rhumatismes. Avec tout cela, je peux vous assurer que je n'étais pas commode !

Je dois avouer que j'ai rendu la vie spécialement rude à Mère Marie Salomé et aux sœurs. Plusieurs fois j'ai perdu l'espoir que cette Congrégation puisse survivre, car je voyais que ces femmes n'étaient pas assez formées pour obtenir des diplômes pour enseigner, et aussi pour diriger et gérer la Congrégation. C'est ainsi que j'ai proposé, à différentes reprises, une fusion avec d'autres Congrégations. La dernière en date, en 1885, fut celle avec les Franciscaines Missionnaire de Marie, mais Mère Marie de la Passion refusa.

Malgré l'avis de Mère Marie Salomé qui voyait une amélioration dans la formation de ses sœurs, j'ai maintenu ma résolution d'en finir avec cette Congrégation. Je leur ai demandé de reprendre la Règle de 1869 des Sœurs Agricoles et Hospitalières du vénérable Geronimo. Les Pères Blancs, qui n'étaient pas d'accord avec moi, ont aidé les sœurs à tenir bon. Les sœurs sont venues me voir, avec les Règles de 1882, des Règles vraiment adaptées aux missionnaires, demandant de les garder et de laisser la Congrégation vivre. En sortant de cette rencontre, elles sont allées à la Basilique de Notre Dame d'Afrique, se jeter aux pieds de Marie et lui faire un vœu. En ce temps d'épreuve, en pleine désolation, Mère Marie Salomé m'a tenu tête. J'ai vu comment cette femme, habitée d'une foi profonde, tout en restant dans l'obéissance et un profond respect à mon égard, réussit à me rappeler le contenu de la vocation missionnaire des sœurs avec son orientation particulière : être des femmes apôtres, auprès de femmes, pour témoigner de l'amour de Dieu. J'ai toujours eu une grande estime et beaucoup de respect pour Mère Marie Salomé et maintenant j'admire aussi son courage, sa ténacité.

Mon amour envers Marie, Notre Dame d'Afrique

J'ai confié mes deux Instituts missionnaires à la protection de Marie que j'aimais tendrement. A la demande des Pères et des Sœurs, je leur ai donné une prière à Notre Dame d'Afrique à réciter chaque jour. « Le culte de Marie, c'est le culte de l'espérance, et quand avons-nous eu plus besoin d'espérance qu'au milieu des maux du présent et des craintes de l'avenir ? » Je leur disais aussi : « Ne vous contentez pas d'avoir placé sur la tête de votre Reine une couronne d'or, car ce n'est là qu'un emblème ; donnez-lui vos cœurs, voilà ce qu'elle demande de vous, voilà sa véritable royauté. »

Maintenant la seule chose que je peux faire pour vous tous est de prier pour vous et pour l'Afrique que j'ai tant aimée. En particulier je prie pour le don de la paix en Afrique. De mon vivant, j'avais dit : « La paix ! C'est ce que l'Afrique a surtout besoin d'obtenir en ce moment de la miséricorde de Dieu... La Providence lui a donné tout le reste : un ciel sans égal, la diversité des climats, l'abondance des eaux, la fertilité de la terre, la fécondité des populations. Il ne lui manque pour sa prospérité, que la concorde, le respect mutuel des droits de chacun, la tranquillité, la paix en un mot. » Que le Seigneur bénisse l'Afrique avec le don de la paix !

« Je reste votre père en Notre Seigneur ». Merci cher père. !

Le Cardinal Lavigerie est décédé le 26 novembre 1892 à Alger. Il a été enterré le 8 décembre dans la Primatiale, la Basilique St Louis de Carthage, où il avait prévu de reposer. Mais en 1964, ses restes ont été transférés à Rome et déposés dans la crypte de la maison généralice des Missionnaires d'Afrique, sur la Via Aurelia.

La vie et la personne de Lavigerie

Sr Carmen Sammut

Tunis, 7/12/2025